

Les salons du livre : fidèles à leur mission?

Robert Jasmin and Marie-Ève Sévigny

Number 763, March 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68525ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jasmin, R. & Sévigny, M.-È. (2013). Les salons du livre : fidèles à leur mission? *Relations*, (763), 36–37.



Les salons du livre : fidèles à leur mission?

Les salons du livre sont des chemins
qui peuvent conduire à l'amour des livres.

ROBERT JASMIN

L'auteur est écrivain
et conférencier

J'aime et j'apprécie les salons du livre. Cela peut s'expliquer en partie en faisant un retour dans le temps (une habitude qui, dit-on, prend de l'ampleur avec l'âge). C'est au collègue que j'ai pris conscience que le monde des livres s'étendait au-delà de *l'Encyclopédie de la jeunesse*, des albums de *Tintin* et de la série *Signe de piste*. Lors d'un événement annuel, les bons pères Sulpiciens réquisitionnaient la grande salle de récréation et recouvraient de larges draps blancs les tables de billard, de ping-pong et de mississippi pour y déposer des centaines de livres. Pendant deux jours, il nous était possible de parcourir des yeux tous ces titres qui allaient des *Aventures de Biggles* aux *Pensées* de Pascal. Plus encore, nous pouvions les acheter. C'était un salon du livre avant la lettre.

J'ai appris, lors de ce premier «salon», que tous ces livres avaient été fournis par le père Champigny qui tenait librairie, rue Saint-Denis, dans un logement du quartier Villeray. J'ai donc conclu qu'une fois les deux jours passés, je devais, pour retrouver le plaisir de rencontrer les livres, aller cette fois vers leur port d'attache, la librairie. Du salon temporaire je passais au salon permanent. Sans doute sommes-nous nombreux à avoir fait le même parcours, certains vers la bibliothèque

publique. Et s'il fallait un symbole pour illustrer mes propos, rappelons que le premier grand salon du livre ouvert à tous s'est tenu au Palais du commerce à Montréal, coin Berri et de Maisonneuve, au lieu exact où se trouve actuellement... la Grande bibliothèque du Québec.

UN DÉCLENCHEUR

Avec les années, les salons du livre se sont multipliés, prenant souvent les couleurs les plus marchandes de la société actuelle. J'aurais plusieurs raisons, à cet égard, de les vilipender. Mais j'aurais peur de jeter le bébé avec l'eau du bain. Je m'empresse donc de sauver le bébé.

Il y a de tout dans les salons du livre, du pire au meilleur. Mais ne sont-ils pas la place du marché où toutes les écritures s'étalent? On y va quelquefois avec sa liste comme on le fait à l'épicerie, avec une idée d'achat bien arrêtée et voilà qu'au fil des allées, le regard d'une auteure nous arrête. Par politesse, on échange quelques mots, on manipule le livre présenté et on parcourt d'une lecture rapide la quatrième de couverture. Ce n'était pas prévu mais on répond au hasard et on se retrouve acheteur d'un bouquin qu'on considère exotique mais qui deviendra peut-être un produit de consommation courante. Bon, je sais, j'ai écrit «produit de consommation» en parlant d'un livre. Mais justement, se pourrait-il que nous acceptions de consommer pour nourrir l'esprit? Ne serait-ce que pour faire un pied de nez au Salon de l'auto!

Un ami me racontait que ses enfants lui demandaient chaque année de retourner au Salon du livre «pour revoir les mascottes». Il ajoutait que ceux-ci avaient ainsi cultivé des souvenirs heureux de l'événement. Or, cet événement se déroule dans un endroit bondé de livres. Aujourd'hui, ses enfants ne parlent plus d'aller voir les mascottes mais de retourner voir les livres.

UN ESPACE QUI AGIT

Les chemins qui mènent aux livres – comme aux auteurs – sont multiples et aucun ne peut être négligé. Combien de personnes sont entrées au Salon du livre pour y trouver le dernier livre de recettes de Josée Di Stasio et sont ressorties en plus avec *L'homme rapaillé* de Gaston Miron? Cette rencontre avec une œuvre ne se serait peut-être pas faite dans une librairie, car certains hésitent à en franchir le seuil par gêne, estimant qu'ils ne sont pas du «milieu» alors qu'en se baladant dans le vaste espace d'un salon du livre, ils y trouvent l'aisance et la désinvolture qu'ils éprouvent dans une foire quelconque. Et, qui sait? Peut-être y prendront-ils goût et voudront-ils éventuellement franchir le Rubicon en entrant chez le libraire. Après le Salon du livre, c'est l'amour des livres qui peut s'ensuivre. Et les livres du Salon se retrouvent ainsi dans le salon de chacun, chacune. ●



Les salons du livre attirent des foules impressionnantes au Québec. Pour les uns, ils jouent un rôle essentiel pour favoriser l'amour des livres. Pour les autres, ils cèdent trop à la logique marchande. Deux amoureux des livres en débattent pour nous.

Ces événements suivent de plus en plus des sentiers battus.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Salon du livre de Montréal, novembre 2012. Une foule dense se bouscule entre les kiosques débordants de livres. Des cordons ont été installés pour délimiter les files d'attente: ici, le caricaturiste impayable, là, le chef aux recettes *simp-simp-simples*, et ainsi de suite, du guide de l'auto à celui des vins, sans oublier l'almanach astrologique. Un essaim féminin empêche de voir l'animateur-télé dédicacer les livres qu'il n'a pas écrits, sous l'œil allumé de sa biographe. Sur scène, les auteurs sont invités à passer au micro par tranches de 20 minutes, comme sur les genoux du Père Noël. Ne manque plus qu'une dame à calot blanc fasse déguster les terrines à la mode.

Il faut croire que la vacuité garantit le succès: six mois plus tôt, le Salon international du livre de Québec a servi les mêmes têtes d'affiches, la même «formule gagnante», couronnée par 66 000 entrées à la billetterie. On ne saurait être contre la vertu: il ne s'agit pas ici de pourfendre l'existence des salons du livre. C'est justement parce qu'ils sont des pivots essentiels de médiation culturelle que leur action mérite d'être questionnée.

J'anime des clubs de lecture dans les bibliothèques publiques. Mes bibliophages ont la dent creuse. Sans dédaigner un bon best-seller, ils traquent le récit original, le pamphlet dérangeant, l'écriture exigeante – la perle de culture qui les émouvra ou les fera réfléchir autrement. Pour cette raison,

ils fréquentent peu les salons du livre, ayant compris que ces derniers s'adressent de moins en moins aux lecteurs.

LE DIEU TOURNIQUET

Entrer au Salon du livre, c'est voir des consortiums tentaculaires, pouvant regrouper jusqu'à une vingtaine d'éditeurs, proposer des centaines de titres. Allons bon, quel grincheux oserait se plaindre de l'abondance? Voilà toute la supercherie de la convergence dans le monde de l'édition comme dans celui des médias: multiplier les canaux (journaux, magazines, éditeurs, librairies) pour ne passer qu'un message, feindre la manne par une dizaine d'amoncellements, donner plus de poids à certains «incontournables» qu'à d'autres. Il s'agit aussi de miser sur le vedettariat, fût-ce au prix de déclarations loufoques: «Mon coup de cœur littéraire, ça peut sembler un peu drôle parce qu'il a ma face dessus, mais c'est le livre *Belles: outils et astuces pour un maquillage réussi*», nous révélait Véronique Cloutier.

Quiconque travaillant dans le milieu du livre le confirmera: le Québec traverse un âge d'or en fait de qualité et de diversité littéraires. Pourtant, à en croire les grands médias, Denise Bombardier incarne tout ce qui se brasse d'idées au pays, il n'y a qu'un seul écrivain haïtien et il ne se publie plus de poésie.

Dans un tel contexte, les salons du livre devraient rétablir l'équilibre. C'est d'ailleurs leur mission. Dans un souci d'éveil, d'universalité – oserons-nous prononcer le mot ringard par excel-

lence: *éducation?* –, ils devraient redoubler d'efforts pour offrir autant de place à la découverte qu'à la redondance. Malheureusement, ils préfèrent obéir aux règles de la convergence, servir un contenu déjà offert sur toutes les tribunes – la seule façon (selon eux) de flatter le dieu Tourniquet. Certes, il n'y a pas de honte à céder unilatéralement au profit, tant qu'on ne prétend pas être un outil culturel d'éveil à la lecture.

À ceux qui soulèvent que les impératifs de rentabilité sont dictés par les éditeurs et les bailleurs de fonds, il faut rappeler qu'argent et contenu n'ont pas toujours été antagoniques et qu'il est possible de faire déplacer des foules en conjuguant gros noms et petites trouvailles. La volonté est-elle seulement là?

LA REVANCHE DES PETITS

À tout seigneur, tout honneur: certains salons québécois (pensons à celui de Rimouski ou du Saguenay) font encore preuve d'imagination. Une mauvaise langue pourrait prétendre que, dédaignés par certains consortiums d'édition, ils doivent davantage se creuser les méninges. Reste qu'en valorisant les créateurs de leur région; en présentant des genres ou des thèmes inusités; en organisant des activités périphériques pour rassembler écoles, bibliothèques et librairies en un seul milieu littéraire trépidant, ces «petits salons» font véritablement leur travail.

Est-ce à dire qu'il faudra sortir des grands centres pour s'émoustiller les neurones? Imiter l'Europe et tenir des programmations «off» en marge des foires commerciales?

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse. ●

L'auteure, écrivaine et journaliste littéraire, est aussi directrice de La Promenade des écrivains à Québec